

**Pierre Béhel**

# **La fille d'un soir**

***Roman***

## **La fille d'un soir**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

## La fille d'un soir

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

# La fille d'un soir

## **La fille d'un soir**

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

# La fille d'un soir

# La fille d'un soir

## Chapitre 1

Elle était jeune. Elle était belle. Elle dansait de manière provocante avec une cible évidente. Elle vint se frotter à lui qui n'en demandait pas tant. La regarder lui aurait suffi amplement. La regarder pour se rappeler qu'il fut jeune et dragueur, entre quinze et vingt ans auparavant. La regarder pour se rappeler quelles filles il séduisait tant d'années auparavant.

Les longs cheveux noirs à peine ondulés brillaient dans les lumières éclairant la piste de danse. Ils encerclaient un visage ovale respirant la joie d'être là. Une bouche aux lèvres fines. Un nez certes aquilin mais pas trop afin de rester mignon et séparant, quand elle souriait, deux pommettes saillantes de ses lèvres grenats. Et surtout, il y avait ce regard, ces yeux verts ou noisettes qui pouvaient percer un homme en plein coeur plus sûrement qu'une épée bien aiguisée.

Lui, il avait du mal à comprendre pourquoi cette fille avait choisi de sortir ce soir dans cette boîte de nuit où elle devait être la seule à ne pas être au moins trentenaire. Les vieux tubes discos, franchement, quels jeunes s'intéressent à ça ?

Et puis, pourquoi lui ? Le cadre moyen, moyen à tous points de vues (âge, fortune, physique, emploi...), est-il un fantasme chez une jolie jeune fille d'à peine

## La fille d'un soir

vingt ans pouvant se choisir de nombreux autres amants plus jeunes, mieux nés ou plus fortunés ?

Cela faisait longtemps qu'il n'avait plus réfléchi avec ses deux hémisphères inférieurs. Ses deux hémisphères supérieurs, eux, allumaient tous les signaux d'alarme. A gauche, la logique voulait qu'elle soit au mieux une pute cherchant un gogo à plumer. A droite, que son expression n'était pas franche et honnête, que quelque chose clochait.

Mais elle se déhanchait avec passion. Sa jupe en cuir était courte, son décolleté profond.

D'autres mâles s'approchaient mais elle les ignorait ou, au mieux, leur faisait rapidement comprendre, avec une petite moue et un signe de tête que, non, un seul pourrait avoir ses faveurs ce soir.

Et c'était lui, celui qu'elle regardait, celui auquel elle se frottait, celui dont elle prit les mains pour qu'il la fasse tourner et finir dans ses bras, celui avec qui elle resta lorsque la musique se changea en slow, celui contre l'épaule duquel elle posa sa tête...

Elle savourait son triomphe et dévorait des yeux l'homme tandis que celui-ci lui retirait sa culotte. Elle était assise sur le lit et se massait le dessous des seins pour bien les faire pointer vers lui. Ils étaient juste assez volumineux pour occuper un honnête homme et agressifs comme des obus.



## La fille d'un soir

Il lui avait juste demandé : « Tu es majeure, au moins ? »

« Bien sûr, sinon je n'aurais pas pu entrer dans la boîte, voyons... »

L'hôtel n'était pas d'une grande classe mais, situé juste en face de la boîte de nuit, il avait l'habitude de recevoir une clientèle de couples fort tard dans la nuit. Il n'hésitait pas à relouer plusieurs fois la même chambre à des couples changeants. Une femme d'entretien était de permanence et nettoyait les chambres au fur et à mesure que le portier recevait les clés.

Et puis le lit était confortable, silencieux lorsqu'on s'activait sur lui. La chambre sentait le propre forcé, quelques odeurs de produits d'entretien résiduelles mais surtout de désodorisants pour empêcher la sueur des occupants successifs d'incommoder les suivants. Et, enfin, elle disposait d'une salle de douche et de toilettes.

« Ah le grand moment romantique... » sourit-elle.

Il ne répondit rien, se contentant de lever les épaules en enfilant le préservatif. Il était bien obligé de se coller ce truc, même s'il avait toujours détesté ça. Ah, quand il était jeune, on en parlait pas de Sida. Et les filles étaient ravies de prendre la pilule pour pouvoir se donner sans retenue.

## La fille d'un soir

La prenant sous les bras et plaquant son visage sur la poitrine jeune et ferme qu'il ne put qu'embrasser, il se glissa entre les deux jolies jambes qui, doucement, se resserrèrent autour de sa taille tandis que les deux yeux verts ou noisettes pénétraient dans son regard d'homme incapable, désormais, de penser ou de se retenir, même s'il se persuadait qu'elle était le diable en personne.

« Vas-y, prends-moi maintenant, n'attends pas » lui susurra-t-elle dans l'oreille en le plaquant à elle, une main derrière le crâne et l'autre dans le dos, les lèvres bientôt collées aux siennes.

Il obéit sans se faire prier davantage.

# La fille d'un soir

## Chapitre 2

Il n'avait plus l'âge de ce genre de virées. Il le savait. Il se fatiguait vite maintenant, ne pratiquant guère de sport. Pourtant, elle avait eu l'air d'être satisfaite de ses performances, même s'il s'était endormi rapidement.

Mais, au milieu de son sommeil lourd de la fatigue d'une semaine de travail ajoutée à celle d'une soirée lui ayant rappelé ses jeunes années, quelque chose le dérangeait et amenait sa conscience à vouloir reprendre le contrôle. D'abord, il y avait eu cette sensation d'humidité. Même si le mot « humide » n'était pas le plus approprié. « Poisseux » serait mieux. Même s'ils avaient forniqué toute la nuit, comme lorsqu'il était jeune, jamais il n'aurait pu suer suffisamment pour que le lit soit à ce point mouillé. Sa main tâta le drap et il se frotta les doigts pour qu'il puisse constater que, effectivement, le lit était détrempé par quelque chose de pas tout à fait liquide.

Il y avait aussi une odeur étrange. Quelque chose que sa conscience ne parvenait pas à identifier mais qui, au fin fond de son esprit, provoquait des angoisses.

Alors qu'il commençait à s'éveiller, une lueur perça ses paupières avant même qu'il n'ouvre les yeux. Une lumière était allumée dans la chambre.

Il ouvrit les yeux tout à fait.

## La fille d'un soir

Il hurla.

Elle semblait avoir deux sourires aussi rouges l'un que l'autre. Sa gorge était ouverte pratiquement d'une oreille à l'autre. Son sang s'était répandu dans le lit.

Pourtant, elle reposait calmement sur le dos, sereine, les yeux regardant fixement le plafond.

Sans pouvoir s'arracher à cet horrible spectacle, il s'était retrouvé par terre, comme s'il avait été expulsé du lit par quelque force surnaturelle. Mais les draps lui retenaient encore les pieds. Il se dégagea en les agitant avec une folie furieuse. Il put voir la petite main serrant un couteau dont la lame était plus grande qu'elle. La main était posée sur le drap, inerte.

La femme ne bougeait pas. Les petits seins pointus ne se soulevaient pas au fil de la respiration. La bouche était légèrement entrouverte, comme pour un appel de baiser. Elle souriait.

La lampe allumée était celle posée sur une table sans style, entre le lit et la porte. L'homme se leva. Il sanglotait. La vue du lit était insupportable mais, pourtant, il ne pouvait véritablement pas cesser de regarder.

## La fille d'un soir

Partir. Partir loin. Partir vite. Ne pas être accusé de ce crime odieux qu'on ne pourrait que lui imputer. Il était nu et il était plein de sang, il s'en apercevait seulement maintenant. Il respirait fort.

Il chercha quelque chose pour s'essuyer sans avoir à se rapprocher du lit.

Il vit alors qu'une feuille de papier était placée, à côté d'un stylo, sous la lampe allumée.

Personne ne peut savoir à l'avance comment va fonctionner un cerveau qui panique. Il lui reste, quoiqu'il arrive, des soupçons d'instincts. Comme la curiosité. Comme la volonté de toujours trouver une explication à la situation la plus absurde. Trouver le coupable avant de trouver un moyen de sauver la victime.

Savoir ce qui était écrit sur cette mystérieuse feuille devenait une urgence pour cet homme enduit de la tête aux pieds du sang d'une inconnue, et dont chaque pas laissait une empreinte rouge sur la moquette de la chambre d'hôtel.

Elle était morte. Il n'avait pas besoin de vérifier. Il le voyait. Peut-être tout était-il expliqué sur cette feuille. La lire devenait le seul but de son existence.

Il s'approcha de la table et regarda le texte. Il était court. A peine une ligne sur une page standard. Il eut du mal à lire. Comme si ses yeux refusaient de faire

## La fille d'un soir

le point sur une chose aussi futile, en cet instant, qu'un petit texte tracé sur une feuille de papier.

Et puis il lut.

Et puis il hurla. Il ne cessa plus de hurler jusqu'à l'arrivée du gardien de nuit, qui le trouva prostré dans un coin de la chambre. Lorsque la police arriva, il n'avait plus la force de hurler mais il gardait la bouche ouverte comme s'il tentait malgré tout de continuer.

Sur la feuille était tracé un message des plus simples, amical, affectueux même.

« Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 3

Laurent Mavallet leva la tête. Il aperçut des barreaux d'acier protégeant une ouverture avec, un peu plus loin, une vitre. Le mur était épais.

Au travers de la fenêtre, il vit que le ciel était bleu, que le soleil brillait par une belle journée de printemps. Il ne parvint pas à sourire ou à se réjouir. Il reposa son menton sur ses genoux. Il resta assis sur le sol froid, le dos posé contre le mur blanc, les bras cerclant ses jambes.

En face de lui, une petite table de bois brut portait un plateau sur lequel il y avait une tasse métallique encore à moitié remplie d'un liquide sombre et chaud qui aurait peut-être dû être une sorte de café selon la volonté de son fabricant. A côté, un petit pain au lait était à peine grignoté.

A la droite de Laurent Mavallet, le lit était défait. Il s'était couché hier, il s'en souvenait. Il avait dormi. Ce matin, il s'était levé, laissant son lit porter les traces de son sommeil agité. Il ne pouvait pas chasser de son esprit, même un instant, la vision d'une jeune et jolie jeune femme, nue, morte, égorgée et baignant dans son sang, dans une chambre d'hôtel. Et une phrase semblait être répétée sans cesse pour illustrer la scène : « Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

## La fille d'un soir

La serrure de la porte tinta d'un son métallique ordinaire tandis que quelqu'un tournait une clé dedans. Laurent Mavallet entendit la gâche être repoussée, le ressort gémir. Le moindre bruit était le bienvenu pour couvrir cette phrase si anodine devenue si terrible : « Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

C'est pourquoi Laurent Mavallet portait toute son attention au moindre bruit, au moindre son. Il entendit chaque pas s'approchant. Il analysa le crissement de la semelle synthétique sur le linoléum, le plissement de la chaussure, les tissus froissés par les mouvements...

Il ne pouvait plus regarder le linoléum en paix. Les chaussures étaient devant lui, à quelques centimètres de ses pieds. Des jambes fines revêtues de bas blancs en jaillissaient vers le ciel.

Une voix en descendit.

« Eh bien, monsieur Mavallet, vous n'avez pas terminé votre petit-déjeuner. Il faut faire un effort. Hier, nous avons baissé votre dose mais si vous n'êtes pas sage, il faudra repasser aux piqûres. »

Il ne bougea pas.

« Et cela fait bientôt quinze jours que vous n'avez pas dit un mot. Je ne connais même pas le son de votre voix. Et d'abord, levez-vous. Venez voir le beau ciel bleu. »



## La fille d'un soir

Elle lui attrapa un bras et tenta de l'attirer vers le ciel, lui prodiguant des encouragements. Le regard de l'homme remonta doucement le long des jambes puis de la jupe bien sage descendant sous les genoux, arriva à la taille fine puis aux seins généreux que l'on devinait sous la blouse blanche. Enfin, il se risqua à regarder le sourire d'ange cerclé de cheveux blonds dont la longueur était dissimulée dans un calot autant blanc que le reste de la tenue. Elle était à peine plus âgée, peut-être, que celle qui écrivit « comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa. »

Laurent Mavallet s'appuya sur sa main libre et accepta de se lever. L'infirmière lui tint la main comme si elle craignait qu'il ne s'envole, comme s'il était un jeune enfant, presque un bébé. Il est vrai qu'il était mort quinze jours auparavant, et que, s'il était vivant, c'est qu'il avait connu une sorte de résurrection, qu'il n'était plus qu'un bébé de quinze jours.

Elle l'emmena avec douceur et quelques mots gentils jusqu'à la fenêtre, sans jamais relâcher son étreinte.

Elle lui posa délicatement les mains sur les deux barreaux, amenant son visage inexpressif à regarder dehors, au travers de la vitre.

« Eh bien, vous ne trouvez pas qu'il fait beau ? »

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Les lèvres de Laurent Mavallet s'agitèrent comme de spasmes. Ses yeux clignèrent comme sous le choc d'une lumière trop vive. Ses mains se serrèrent autour des barreaux.

Avec hésitations et tremblements, il parvint alors à articuler un premier mot.

« Si. »

L'infirmière sourit. Elle connaissait désormais le son de la voix de son patient.

# La fille d'un soir

## Chapitre 4

« Je suis le lieutenant Gérard Fomalhaut, police judiciaire. Je cherche à vous interroger depuis un mois mais les médecins me l'interdisaient... »

Laurent Mavallet était assis, portant toujours une sorte de pyjama blanc et des sandales presque de même couleur. Son dos recourbé, comme s'il devait porter un poids trop lourd, amenait son visage à regarder naturellement davantage la table que son interlocuteur. Il aurait tant voulu ne pas être là. Il le disait par son expression, ses jambes rassemblées sous sa chaise, ses mains croisées et agitées de spasmes, comme ses lèvres...

« Vous sentez-vous bien ? »

« Oui, suffisamment bien » articula-t-il.

Son corps ne voulait pas être là, ne voulait pas qu'on lui rappelle ce qui le torturait depuis maintenant un mois, mais son esprit ne pensait qu'à ça. Son esprit voulait savoir. Son esprit désirait plus que tout que le policier lui explique ce qui était arrivé.

« Bien. Vous avez été découvert en état de choc et couvert de sang dans la chambre 215 de l'Hôtel des Pommiers. Une jeune femme était égorgée dans le lit. Est-ce bien cela ? »

« Oui. »

## La fille d'un soir

« Connaissez-vous cette jeune femme auparavant ? »

« Non. »

« L'avez-vous vu avoir la gorge tranchée ? »

« Non. Je me suis réveillé à cause du sang qui avait détrempe le lit. »

« Bien. Nous avons procédé à de nombreux examens, comme vous l'imaginez sans doute. Si nous n'avons pas insisté plus que cela pour que l'on se rencontre plus tôt, c'est que nous avons vite su qu'elle s'était, selon toutes probabilités, tranchée elle-même la gorge en usant de toute sa force, très méthodiquement. Puis elle a attendu la mort, les bras allongés le long du corps. L'autopsie a été claire sur ces détails. Je précise que l'analyse toxicologique a été négative, à part quelques traces d'alcool. Elle était loin d'être ivre et sous l'effet d'aucune substance psychotrope. Son geste fut froid, dénué de la moindre émotion ou, en tous cas, de la moindre hésitation. Dans la boîte de nuit d'où vous sortiez, *Ibis Rouge*, comme auprès du gardien de l'hôtel, nous avons recueilli de nombreux témoignages, tous concordant. Elle vous a dragué, vous avez accepté de l'emmener à l'hôtel. Nous avons retrouvé les traces d'un rapport sexuel protégé et récupéré votre préservatif usagé. Il nous a été très simple de procéder à divers tests qui... »

## La fille d'un soir

Le policier s'arrêta. Le regard de Laurent Mavallet s'était braqué sur lui, sans animosité. Mais il attendait une information. Le policier sentit soudain que sa gorge était sèche. Il regarda vers l'infirmier, debout, impassible, au fond de la pièce. Puis il sourit et reporta ses yeux sur son interlocuteur dont l'expression n'avait pas varié mais dont le regard suivait les moindres déplacements du policier.

« Je... Excusez-moi » sourit ce dernier en se levant.

Il ajouta aussitôt pour se justifier : « Je... J'ai soif. Il fait chaud ici. Je vais aller chercher un verre d'eau. En voulez-vous un aussi ? »

Alors que le policier faisait le tour de la table pour se diriger vers la porte, Laurent Mavallet lui attrapa le bras d'un geste brusque. Leurs regards se croisèrent et restèrent figés.

Laurent Mavallet articula le plus nettement qu'il put malgré l'engourdissement de sa gorge : « Si vous avez procédé à toutes sortes d'analyses, dites moi simplement si... si... si c'était bien ma fille. »

Le policier regarda l'infirmier d'un air interrogateur. Mais celui-ci haussa les épaules, se contentant de s'adresser à son patient.

« Lâchez-le, s'il vous plaît. Et répondez à sa question d'abord : voulez-vous de l'eau ? »

## La fille d'un soir

« Non, je vous remercie » dit-il en obéissant. Mais son regard restait fixé dans celui du policier.

« Rasseyez-vous, je vous en prie, je vais demander qu'on nous apporte de l'eau. »

L'infirmier tourna le dos quelques secondes, le temps de parler dans un interphone puis il reprit sa position figée.

Gérard Fomalhaut se rassit doucement.

« Etait-elle bien ma fille ? » répéta Laurent Mavallet.

« L'analyse est formelle. La probabilité que vous soyez son père est supérieure à 98%. »

« Quel était son nom ? »

« Nous l'ignorons. Elle ne disposait d'aucun papier d'identité. Nous avons fouillé les poubelles des environs sans rien trouver. Cela veut donc dire qu'elle s'en était débarrassés depuis plusieurs heures et assez loin. »

« Mais comment est-elle rentrée dans la boîte de nuit sans justifier de son âge ? »

« Le gérant a admis qu'il n'était pas trop regardant avec les jolies filles. On lui a collé une procédure pour le principe. Il est possible qu'il écope d'une fermeture administrative provisoire, la décision n'est pas encore prise. La fille a bu de l'alcool, qu'elle a sans doute payé en liquide, comme son entrée dans la

## La fille d'un soir

boîte. Elle disposait encore de quelques billets dans ses poches. »

« Si ça se peut, elle était encore mineure... »

« Le procureur a clos le volet pénal de l'affaire et, même si c'était le cas, vous ne serez pas poursuivi : vous ne pouviez pas savoir... La seule chose qui nous intéresse encore, c'est l'identité de la fille. Elle n'était dans aucun de nos fichiers. »

« Et personne ne s'est plaint de sa disparition depuis un mois ? Même pas sa mère ? »

« Avez-vous une idée de qui... »

« Non. Elle ressemblait à de nombreuses filles que j'ai draguées ou avec qui j'ai couchées quand j'étais jeune. Et je ne sais plus quels étaient leurs noms. J'ignorais que j'étais père.

« Vous n'avez jamais eu d'autre enfant, de femme ? »

« Je n'ai jamais été marié. Aucune femme ne m'a jamais dit qu'elle avait eu un enfant de moi. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 5

L'affaire avait bien sûr fait la une des journaux durant quelques jours. Puis de nouveau lorsque *l'Ibis Rouge* avait écopé d'une fermeture administrative provisoire. Suffisamment pour que nul ne trouve étrange le long arrêt maladie attribué à Laurent Mavallet. Même son chef si peu arrangeant habituellement n'avait rien trouvé à y redire quand il l'avait appelé.

Deux mois d'hôpital dont plusieurs semaines de mutisme. Et maintenant six mois supplémentaires de congé maladie avec un traitement anti-dépresseur. Quand il allait rentrer au travail, cela lui ferait sans doute tout drôle...

Laurent Mavallet tourna la clef dans la serrure de la porte d'entrée de son appartement avec hésitation. Il vivait seul. Revenir chez lui était difficile. Nul ne lui tiendrait compagnie pour l'aider.

Il avait rappelé Gérard Fomalhaut avant de quitter l'hôpital. Non, il n'y avait rien de neuf. Clairement, personne ne se préoccupait vraiment de savoir qui était cette fille qui s'était suicidée. Une procédure était lancée pour le principe, des fois qu'un hasard fasse qu'on tombe sur l'information, qu'on puisse facturer l'enterrement à quelqu'un... Pour l'instant, cette fille était une inconnue ensevelie dans une sorte de



## La fille d'un soir

caisse de carton (enfin, de bois compacté pour être exact) au sein du carré des indigents, sous un numéro.

Des hommes, des femmes, des enfants parfois, étaient enterrés de la sorte par dizaines chaque année. En général sans que leur identité soit connue. Des clochards, des fugueurs, des exclus divers, quelques vieillards, beaucoup d'âges moyens... Les causes de la mort variaient beaucoup mais, généralement, c'était ou bien le froid durant l'hiver ou bien la violence, y compris le suicide, ou bien une over-dose d'une drogue quelconque.

En quelques minutes de conversation téléphonique avec ce policier habitué de ces choses là, lassé de la face obscure du monde actuel, Laurent Mavallet avait beaucoup plus appris sur ce carré des indigents qu'en quarante années de vie. Mais, après tout, qui se préoccupait de ce carré ? Qui se préoccupait, déjà, des morts ? Alors, de ces morts-là ? Déjà, quand ils étaient vivants...

Laurent Mavallet regarda ses plantes avec dépit. Deux mois sans être arrosées, bien peu avaient survécu.

Il posa sa valise dans le séjour, prit la bouteille en plastique qui lui servait à cela, la rempli d'eau autant de fois que nécessaire et fit la tournée de tous les réservoirs des bacs à plantes.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Déjà, elles avaient eu de la lumière de façon discontinue. C'était déjà ça. Son cactus favori était dans une forme éblouissante. Laurent Mavallet savait bien qu'il l'arrosait trop.

Il passa une partie de la matinée à faire son jardinage d'intérieur et sortit le midi manger au restaurant, un japonais qu'il aimait beaucoup dans le quartier.

# La fille d'un soir

## Chapitre 6

« Mais oui, Maman, ne t'inquiète pas. Tout va bien maintenant. Je vais me reposer pendant mon congé maladie. Sortir, comme me l'a dit le médecin. Oui, je passerai te voir, c'est promis. »

Comme toujours, il fut difficile de raccrocher. Après, elle s'étonnait que son fils l'appelle peu, une fois par mois peut-être. Depuis la mort de son père, Laurent Mavallet se rendait de moins en moins souvent chez sa mère qui, désormais, vivait dans une résidence semi-médicalisée. Laurent était son fils unique. Son dernier trésor.

Se rendre là-bas, c'était des centaines de kilomètres. Un long voyage pour constater que, finalement, il n'avait rien à dire à sa mère et que la réciproque était vraie.

Cependant, quelques minutes après avoir raccroché, alors qu'il regardait par la fenêtre les enfants jouer dans la rue, à la sortie des cours, il eut envie de faire des centaines de kilomètres. Mais pas pour aller voir sa mère. Du moins pas directement.

Il se réveillait moins au milieu de la nuit en hurlant, après avoir rêvé de cette fille qui s'était égorgée dans son lit, depuis le début de son nouveau traitement il

## La fille d'un soir

y a deux semaines. Mais il restait obsédé par elle. Comment s'en défaire ? La réponse allait, finalement, de soi : il fallait savoir qui elle était, la comprendre pour l'exorciser.

« L'analyse est formelle. La probabilité que vous soyez son père est supérieure à 98% » avait dit Gérard Fomalhaut.

Autrement dit : aucun doute, cette fille était sa fille. Son sang. Sa chair. Laurent Mavallet n'avait en effet aucun frère qui aurait pu troubler les pistes.

Mais quelle étrange idée avait poussée cette fille à le séduire puis à se suicider ?

« Comme cela, tu m'auras aimé au moins une fois, Papa » avait-elle écrit comme seule justification.

Il ignorait son existence et la voilà qui débarque comme ça.

Depuis le fameux soir, Laurent Mavallet se retournait la scène dans sa tête, il imaginait ce qui s'était produit alors qu'il dormait. Au point qu'il ne savait plus ce qu'il avait vu et ce qu'il avait imaginé.

Mais cette après-midi là, il ajouta une question au film. Comment cette fille l'avait-elle retrouvé ?

Quel âge avait-elle ? Moins de vingt ans, plus de quinze. Cela renvoyait sa naissance à l'époque de ses études. Sa mère devait être l'une des filles qu'il avait aimées à cette époque là.

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

Il n'avait pas été un très grand séducteur mais, tout de même, après tout ce temps, se rappeler de toutes...

En plus, il fallait que cette fille ait pu lui cacher qu'elle était tombée enceinte. Et qu'elle l'ait voulu. Pourquoi n'avoir pas réclamé une pension alimentaire ? Parce qu'elle ignorait qui était le père ? Mais, dans ce cas, comment sa fille l'aurait-elle appris ?

# La fille d'un soir

## Chapitre 7

Laurent Mavallet était rappelé tous les matins par une infirmière de l'hôpital. Elle prenait de ses nouvelles et lui demandait ce qu'il comptait faire de la journée. Il savait que cet appel permettait de vérifier qu'il était réveillé et donc toujours vivant. C'était aussi l'occasion de vérifier qu'il était capable de vivre seul : l'infirmière lui demandait ce qu'il avait mangé la veille au soir, ce qu'il allait acheter, ce qu'il mangerait le midi, le soir... Et quand il changeait de menu, elle lui signalait, avec un commentaire gentil du genre « ah, tiens, vous pensiez manger un gratin de pâtes hier soir mais vous avez préféré des pommes de terre sautées. C'est une bonne idée aussi. Mais n'oubliez pas les légumes verts. » Elle vérifiait ainsi la capacité de son patient à mémoriser des faits appartenant à la banalité de la vie quotidienne et signalait par la même occasion clairement qu'elle notait tout.

Casser un oeuf était devenu une victoire. Sa première assiette d'oeufs sur le plat sans que le jaune n'éclate avait nécessité plusieurs essais. Chaque ratage s'était transformé en oeufs brouillés. C'est bon aussi et davantage compatible avec une main qui tremble.

## La fille d'un soir

Mais sa main avait fini de trembler. Il ne se faisait plus peur en se regardant dans la glace le matin. Il parvenait à se raser sans fermer les yeux.

Ses doses de médicaments avaient été baissées lors d'une visite de contrôle.

Il s'était décidé à poser la question au psychiatre qui lui faisait face alors qu'il signait la nouvelle ordonnance.

« Docteur, dois-je aller sur sa tombe ? »

Le médecin avait posé son stylo. En silence, il avait tendu la nouvelle ordonnance à son patient. Puis il s'était enfoncé dans son fauteuil en rivant son regard dans celui de l'homme hagard lui faisant face.

« Je suppose que vous voulez parler de la tombe de la jeune fille morte dans votre lit il y a trois mois ? »

« Oui. »

« Le désirez-vous ? »

« J'en ressens comme le besoin. »

« Pourquoi ? »

« Je ne sais pas. J'ai l'impression que j'ai besoin de comprendre et que cela m'aiderait. »

« Vous ne verrez rien de spécial, rien qu'une tombe, une plaque anonyme. »

« Je sais. »

« Je peux vous aider à accepter ce qui s'est passé. Mais d'une manière ou d'une autre, vous avez besoin de

## **La fille d'un soir**

comprendre le pourquoi de ce qui s'est passé. Si vous croyez que cette visite peut vous être utile, je n'ai pas à m'y opposer. Pas plus qu'à vous encourager. J'aimerais cependant que vous m'appeliez après, une fois de retour chez vous. Pour me dire comment vous allez. »

« C'est promis, docteur. »

Ils se saluèrent et se séparèrent.



# La fille d'un soir

## Chapitre 8

L'infirmière ne l'appelait plus qu'une fois par semaine. La conversation était un peu plus longue mais aussi plus légère. Elle entraînait moins dans les détails.

Il avait attendu le mercredi, le jour de l'appel, pour annoncer à la fin de la conversation : « je vais aller cette après-midi au cimetière, aller sur la tombe de ma fille. » L'infirmière attendit en silence quelques secondes. Puis elle répondit d'un ton calme et professionnel : « le docteur me l'avait dit. Bon courage, Laurent. J'espère que cela vous aidera. Nous attendons que vous nous appeliez quand vous serez de retour. »

Les salutations avaient été plus chaleureuses que d'habitude.

Il s'était renseigné par téléphone pour savoir exactement dans quelle concession était enterrée sa fille. Il se rendit chez le fleuriste le plus proche et acheta une plante en pot. Puis il prit le bus. Il lui était toujours interdit de conduire une voiture, à cause des médicaments qu'il prenait.

Le cimetière était banal. Le genre d'endroit où l'on évite de venir. Des tombes à perte de vue. Laurent Mavallet ne se rendait jamais sur la tombe de son père,

## La fille d'un soir

sauf quand sa mère lui demandait de l'accompagner. Il détestait l'idée même de mort.

Il faisait frais et un petit vent animait les quelques arbres parsemant le cimetière. Dans un ciel gris, les nuages couraient les uns derrière les autres, dissimulant le soleil.

Sur le seuil, Laurent Mavallet inspira un grand coup et, après avoir relu la référence de la concession sur le morceau de papier qu'il remit aussitôt dans sa poche, se mit à marcher le plus rapidement possible sans paraître irrespectueux. Plus il approchait de l'endroit fatidique, plus il sentait sa gorge se nouer.

Enfin, il aperçut cet étrange carré où il n'y avait pas vraiment de tombes mais juste des croix alignées portant une petite plaque. Le sol devant la croix était recouvert de graviers blancs. Un rectangle à peine plus grand qu'un corps allongé. Entre les rectangles de graviers, les herbes folles s'épanouissaient malgré une tombe visiblement régulière. Un herbicide devait être joint aux graviers car pas un brin ne dépassait. Il y avait quelque chose d'un peu comique à ce soin. Ces gens enterrés là bénéficiaient d'un soin plus attentif maintenant qu'ils étaient morts que lorsqu'ils étaient vivants. Un hommage soigné pour compenser le manque de respect que chacun avait connu.

Après tout, c'est là le principe du Paradis : ayez dans l'au-delà toutes les faveurs que vous n'avez pas

## La fille d'un soir

connues sur Terre. Ces indigents connaissaient le Paradis. Comme les Evangiles le promettaient depuis deux milles ans à tous les pauvres, à tous les misérables, à tous les abandonnés.

Il trouva la croix portant la plaque recherchée : « Inconnue n°..., sexe féminin, âge d'environ vingt ans, décédée le... ».

Elle bénéficiait du même rectangle de cailloux blancs que ses voisins de paradis. Il posa dessus la plante qu'il avait apportée.

« Ah ben, tiens, c'est pas banal... »

La phrase incongrue avait fait se retourner Laurent Mavallet. Il se retrouva face à un gardien près de la retraite. Il avait une pelle en main, pleine de terre. Il continua de parler comme s'il avait engagé une conversation avec un vieil ami.

« Je veux bien que je viens rarement par ici, sauf pour tondre et répandre de l'herbicide, mais je crois bien que c'est la première fois que je vois quelqu'un poser une plante ou des fleurs sur une tombe de ce carré... Vous la connaissiez, l'inconnue ? »

« Très peu. Pas assez. »

« Ah ? »

« Elle... Elle est morte dans mes bras... »

## La fille d'un soir

« Evidemment, ça créé des liens... Remarquez, ça ne me regarde pas. C'est votre vie. Moi, je venais juste rechercher la pelle que le fossoyeur avait oubliée. Il m'a appelé pour me demander de la récupérer avant qu'on lui vole, même s'il revient cette après-midi, avec le commissaire. »

« Avec le commissaire ? »

« Dame, oui ! Il faut toujours qu'il soit là, dans ce genre de cas. Le nouveau trou, là-bas, est destiné à un clochard que personne n'a réclamé. Je crois que l'hôpital s'est un peu servi dans ses boyaux avant de refermer, en profitant de l'autopsie. Mais, ça, je vous ai rien dit. C'est pas très légal, voyez-vous. Mais ça rend service. Ça sauve des vies tout de même, et avec des organes qui ne servent plus à leur propriétaire. »

Laurent Mavallet frémit.

« Et vous croyez que cette inconnue... »

« Celle-là ? Ah non, j'crois pas. Quand on l'a amenée, elle sentait déjà. Les flics du médico-légal l'avaient découpée eux-mêmes. Et eux, ils ne récupèrent rien. Ils charcutent, ils analysent et ils referment comme des cochons, comme si le bide était un sac de jute. Mais ça va bien, m'sieur ? Vous êtes tout pâle. »

« Oui, oui, ça va. Merci. »

« Bon, allez, je vous laisse. »

Le gardien s'éloigna après un grand salut de la main droite, sans même attendre une réponse.

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet se raisonna. C'était normal d'agir ainsi. C'était pour le bien de tous. Et ce gardien voyait des morts à longueur de journée. Il était blasé.

Mais en regardant la tombe de sa fille, Laurent Mavallet ne put s'empêcher d'écraser une larme au coin de son oeil gauche.

Il centra bien le pot d'où jaillissait la plante au milieu des petits cailloux blancs. Et il tendit au mieux le ruban violet portant en lettres d'or un simple mot qui avait tant étonné le fleuriste quand il avait réalisé l'ouvrage sur sa machine.

« Pourquoi ? »

# La fille d'un soir

## Chapitre 9

Laurent Mavallet avait besoin de se remettre d'aplomb avant de retourner chez lui. Il eut du mal à sortir du cimetière. Il traversa la rue comme un vieillard flageolant sur ses jambes et entra dans un café. En cette fin d'après-midi qui n'était pas encore un début de soirée, l'endroit était presque vide en dehors du patron bavardant avec deux vieillards au bar.

Le soleil réapparaissait, semblant chasser les nuages. Il en éclairait un peu mieux l'établissement. Laurent Mavallet s'installa à une petite table près de la vitrine. Il regardait assez fixement l'entrée du cimetière, comme attiré par l'indicible. Ses yeux semblaient frémir mais cette illusion n'était due qu'à des larmes d'émotion qui ne voulaient pas couler. Il détendit les jambes sous la table et se pencha en arrière tout en appuyant ses yeux pour en chasser le surplus d'humidité.

Puis il se recroquevilla les pieds sous sa chaise et la tête plongée dans les mains, les coudes posées sur le plateau de faux marbre trop lavé. Il ne put s'empêcher d'émettre un puissant soupir.

« Qu'est-ce que je vous sers, Monsieur ? »

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet retira ses mains de devant ses yeux. Il voyait encore un peu trouble en regardant celui qui lui parlait. Ses doigts étaient humides.

« Vous êtes sûr que ça va ? »

« Oui, oui, ne vous inquiétez pas. Un café je vous prie. »

Quand le tenancier revint quelques instants plus tard, Laurent Mavallet s'était séché les yeux sur ses doigts et ceux-ci sur son pantalon. En posant la tasse fumante sur le faux-marbre avec un petit bruit sec aussitôt accompagné du tintement de la cuillère sur le grès verni à peine amorti par le sucre enveloppé, le cafetier revint à la charge, avec un ton rempli de compassion qu'il avait dû apprendre au fil des années, à force d'exercer sa profession en face d'un cimetière et donc de recueillir les tristes aux jambes flageolantes.

« Vous revenez d'un enterrement d'un proche ? »

« Non, non. Elle a été enterrée sans moi. Je n'étais pas là. »

« Une proche, sans doute ? »

Laurent Mavallet bafouilla quelque chose qui pouvait passer pour un oui sans que l'on puisse en être absolument certain tout en s'emparant du ticket de caisse qui venait d'être glissé sous la soucoupe dans laquelle reposait la tasse. Il tendit un billet au cafetier qui s'éclipsa aussitôt : il savait que ce geste signifiait que

## La fille d'un soir

son client ne souhaitait pas se soulager de ses malheurs en lui parlant. Et le client est roi. Toujours.

En buvant son café par petites gorgées, Laurent Mavallet regardait le cimetière. Mais ses yeux n'étaient plus humides. Ils étaient froncés. Leur propriétaire réfléchissait et tentait de trouver une réponse satisfaisante aux questions qu'il se posait.

Cette fille, sa fille, l'avait retrouvé alors qu'il ignorait son existence. Or, depuis tout ce temps, il avait bien brouillé les pistes. Il avait quitté la ville où il avait fait ses études, ses parents aussi, et il ne gardait ni famille ni amis là-bas. Son père était souvent muté d'une ville à l'autre, entraînant sa femme et son fils avec lui. Le reste de la famille habitait une autre région. Adulte, il avait résidé d'un bout à l'autre du pays, en fonction des évolutions de sa carrière. Même une chatte y perdrait ses petits. Et même un détective privé aurait du mal à suivre. A moins d'avoir accès à des fichiers administratifs ou de police. Et, dans ce cas, il fallait connaître au moins son nom. Un nom banal qui ne permettait pas de le retrouver simplement avec l'annuaire téléphonique. Laurent Mavallet s'était amusé un jour à compter le nombre d'homonymes qu'il pourrait rencontrer dans la région. Le chiffre dépassait la dizaine.

Et sa fille ne pouvait se suicider qu'une seule fois. Le principe des essais-erreurs était donc exclu. Elle



## La fille d'un soir

savait. Elle savait tout. Et elle connaissait même son visage avant leur première rencontre puisqu'elle l'avait dragué sans hésitation.

C'était à devenir fou.

Autre chose étonnait Laurent Mavallet. Pourquoi personne n'avait réclamé son corps ? Où était donc cette mère qui se fait engrosser sans rien dire, disparaît mais garde en tête le nom du géniteur de sa fille, élève la dite fille mais ne s'inquiète pas quand celle-ci disparaît ?

Laurent Mavallet leva la main et interpella le cafetier.

« Un autre s'il vous plaît. »

Soit la fille a été abandonnée très jeune, il y a suffisamment longtemps pour que sa mère ne la reconnaisse pas quand sa photographie et son portrait dessiné sont passés partout dans les médias avec un appel à témoignages. Soit la mère est elle-même morte.

Et même dans ces cas, cette fille devait bien avoir des amis, des voisins... Pourquoi la police n'avait rien appris au sujet de cette fille ? Pourquoi n'y avait-t-il pas eu le moindre témoignage ?

« Tenez. »

## La fille d'un soir

Laurent Mavallet tendit une pièce issu de l'amas posé sur la table, la monnaie du premier café. Le cafetier sembla contrarié de n'avoir même pas eu le temps de déposer le ticket de caisse sous la soucoupe. L'ordre du monde était bouleversé. C'était de mauvais augure. Il s'éloigna en silence, la pièce dans la main, mais on le devinait en train de ronchonner.

Laurent Mavallet s'en moquait. Il continuait de réfléchir en regardant le cimetière.

Il ramassa d'un geste les pièces qui trainaient sur la table comme on ramasse des miettes, les rangea dans son porte-monnaie puis se leva, salua d'un « bonsoir » vague et sortit.

# La fille d'un soir

## Chapitre 10

Plus Laurent Mavallet réfléchissait, plus il avait de questions mais il ne trouvait toujours pas le début de la moindre réponse. En marchant pour rentrer chez lui, toutes les questions tournaient dans sa tête. Quelque part, c'était autant obsessionnel que le « pourquoi » qui le rendait fou jusqu'à présent, même si c'était plus varié.

Il fallait qu'il appelle son psychiatre, comme promis. Que lui dire ? Qu'il avait pleuré devant la tombe anonyme de celle qui ne pouvait qu'être sa fille ? Lui raconter l'épisode du gardien ? Lui raconter le bar ? Lui raconter son obsession de toutes les questions qui tournaient dans sa tête ? Lui raconter sa vie, sa folie ? Bah, c'était un psychiatre. Il avait l'habitude. Autant qu'il sache.

Au bout d'une petite heure de marche, Laurent Mavallet arriva devant la porte de son immeuble, saisit le code sur le clavier à côté de la porte, et franchit le seuil en poussant le panneau vitré lorsqu'il entendit le grésillement électrique. Il s'arrêta devant sa boîte aux lettres, sortit sa clef et récupéra son courrier qu'il garda en main. Arrivé chez lui, il jeta les quelques grammes de papier rageusement sur la table de son séjour. Il fallait qu'il passe ses nerfs sur quelque chose.

## La fille d'un soir

Il décrocha son téléphone, composa le numéro direct de son psychiatre. Une fois le filtrage de la secrétaire passé, il raconta tout.

« Est-ce que cela vous a fait du bien, monsieur Mavallet ? »

« Je ne sais pas. Il fallait que j'y aille, c'est tout. Je ne me suis pas posé la question, en fait. »

« Et maintenant, avez-vous des réponses à vos questions ? »

« Non. J'ai toujours plus de questions mais de moins en moins de réponses, en fait. »

« Monsieur Mavallet, j'ai l'impression d'avoir deux patients à soigner au travers de vous. Non seulement, je dois vous soigner vous mais je devrais aussi soigner cette jeune femme qui s'est suicidée en votre compagnie. Avez-vous conscience que son attitude n'était pas... normale ? »

« Bien sûr ! »

Laurent Mavallet ne put s'empêcher de rire.

« Mais, malgré tout, vous vous sentez coupable de son geste, c'est bien cela ? »

« Oui. »

« Alors que vous ne la connaissiez pas. »

« En effet. Et justement. C'était là ma faute, en fait. »

« J'aimerais ne pas avoir une troisième personne à soigner au travers de vous. »

## La fille d'un soir

« Qui ? »

« La mère de cette jeune femme. Celle qui vous a caché sa naissance et demeure aujourd'hui bien silencieuse. »

« ... »

« Ceci dit, êtes-vous certain de ne pas avoir su ? Une de vos conquêtes ne vous aurait-elle pas dit qu'elle allait avorter sans l'avoir fait ? »

« Non. Cela, j'en suis sûr. A l'époque, avorter n'était pas encore chose banale, tout de même. »

« Vous seriez surpris, Monsieur Mavallet... Mais, si vous pensez cela, qu'une de vos amies veuille avorter et vous le dise vous aurait marqué. Donc, nous devons exclure cette hypothèse. »

« Si je comprends bien ce que vous voulez me dire, je perds mon temps à vouloir trouver une explication... disons... rationnelle à l'attitude de ma fille et de sa mère ? Je dois admettre leur folie pour ne pas sombrer moi-même dans une folie similaire ? »

« Vous résumez parfaitement ma pensée. »

« Je vais tout de même essayer d'en savoir plus. Si cette fille... pardon... ma fille m'a retrouvée, je dois avoir un moyen de la retrouver, elle. »

« Vous l'avez retrouvée cette après-midi. »

« Non, je veux dire : retrouver qui elle était avant de se suicider. Et retrouver sa mère. »

## **L a f i l l e d ' u n s o i r**

« Vous confronter à elle vous aiderait à accepter la situation faute de la comprendre ? »

« Je pense, oui. »

« Je vous souhaite bonne chance. Tenez moi au courant. »

« Merci, docteur. »

# La fille d'un soir

## Chapitre 11

Le courrier reçu par Laurent Mavallet comportait quelques lettres : de la publicité, des factures, des relevés de remboursements de soins de la sécurité sociale et de sa mutuelle... Et puis le regard du quadragénaire fut attiré par une petite revue au format A5 glissée dans un blister transparent.

En couverture, il y avait juste un kaléidoscope de photographies d'identités.

C'était le journal trimestriel de son ancienne école. Il y était entré après son bac et en était ressorti quatre ans plus tard. Quelques souvenirs l'assaillirent. Des jeunes filles en train de jouir sous son corps, surtout. La mère de sa fille avait probablement été une élève de cette école, également. C'était probablement là que sa fille avait été conçue, dans une soirée étudiante arrosée. Peut-être était-ce la seule fois où sa mère et lui s'étaient parlés. Peut-être même avaient-ils très peu parlé. Pour quoi se dire, d'ailleurs ?

Mais ce kaléidoscope l'intriguait.

Il était barré par un titre : « la nouvelle promotion est arrivée ! Retrouvez la en ligne sur notre annuaire des élèves et des anciens ! »

Il rejeta la revue sur la table. Il avait d'autres chats à fouetter. Peut-être même devait-il arrêter de

## La fille d'un soir

cotiser au Club des Anciens même si, au cours de sa carrière, ce réseau lui avait permis de trouver de bonnes opportunités professionnelles. La plupart des anciens élèves cotisait et mettait consciencieusement à jour sa fiche.

Il le faisait aussi, bien sûr.

Laurent Mavallet sentit un doute, le début d'une question, lui marteler l'intérieur du crâne. Il reprit en main la revue, scrutant les minuscules photographies d'identité. Non, elles étaient trop petites. Et, en plus, traitées sous forme de kaléidoscope colorisé... On aurait dit une oeuvre d'Andy Warhol.

Pour la première fois depuis des mois, Laurent Mavallet alluma son ordinateur et son modem. Il pesta devant les tonnes de mises à jour que la machine lui imposa. Il profita de l'attente pour lire la revue de son ancienne école. La première promotion de diplômés avec le nouveau cursus en cinq ans venait d'arriver sur le marché du travail, bien accueillie par les employeurs. Le taux de chômage au bout de quatre mois était très faible.

Enfin, Laurent Mavallet se connecta à Internet et se dirigea tout droit vers le site de l'école. Il entra son identifiant et son mot de passe, dont il se souvenait toujours par coeur.



## **La fille d'un soir**

Il cliqua sur le choix «trombinoscope par promotion» puis choisit la promotion qui venait d'entrer.

Les photos des jeunes de dix sept ou dix huit ans défilèrent. Il regardait à peine les garçons et tentait par contre de reconnaître les filles.

**La suite est en vente sur**  
**<http://www.pierrebehel.com>**